Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1976)

Heft: 4

Artikel: Pour une apologie des lettres françaises

Autor: Traz, Robert de / François, Alexis / Rivière, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870927

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pour une apologie des lettres françaises

Salle de la Taconnerie

Huit Causeries

le Mercredi, à 5 heures
à partir du 6 Février

par M. **Jacques RIVIÈRE**
Secrétaire de la **Nouvelle Revue Française**

La jeune littérature française avant 1914

I. **Deux des principaux courants :** le mouvement de la „Nouvelle Revue Française" : Paul Claudel, André Gide, Suarès. — „Les Cahiers de la Quinzaine" : Charles Péguy.

II. **L'évolution des genres après le Symbolisme :** les nouvelles tendances de la **Poésie** (Francis Jammes : les Unanimistes, etc.) : — du **Roman** (Charles-Louis Philippe, Marguerite Audoux, etc.) : — du **Théâtre** (Jacques Copeau et le Théâtre du Vieux Colombier).

Abonnement aux huit séances : **20** fr.
Prix d'une séance : **3** fr.

Prière de s'inscrire à la Salle de la Taconnerie, autant que possible, avant le 1er Février

I

Genève-Lausanne 1918

« J'enseigne le français, l'histoire et la géographie, écrit Jacques Rivière le 10 décembre 1917. Pour le mois de janvier, j'espère trouver autre chose. Il y a beaucoup de gens qui s'occupent de moi. » De fait, quelle aubaine pour le public genevois — qui s'élargira bientôt du côté de Lausanne et de Neuchâtel — d'avoir à entendre le secrétaire de la *Nouvelle Revue française*, l'ami de Claudel, de Copeau et de Gide, et le proche d'Alain-Fournier ! Dès le mois de février, les sollicitations de conférences se font nombreuses et ne manqueront pas de se répéter après le retour en France.

Les raisons de ce succès, de cette emprise ? Moins le savoir et la virtuosité de la parole que le naturel, la modestie et la mise en partage de convictions qui ne s'expriment pas sans réserves : « Cet être exceptionnel par la bonne foi n'essayait pas de vous séduire. Parfois même, il soulignait exprès ses insuffisances, ce qu'il croyait être ses médiocrités, comme s'il redoutait une illusion favorable. Son meilleur hommage consistait à vous mettre au courant de ses inquiétudes. Il vous faisait assister au travail de sa pensée, il hésitait sous vos yeux, il s'offrait à votre contrôle, lui qui pourtant méritait le maximum de confiance », écrit dans l'Hommage de la *Nouvelle Revue française* Robert de Traz, dont on trouvera ci-dessous un témoignage plus immédiat, confirmé publiquement dans la *Semaine littéraire* par Alexis François.

Robert de Traz à Jacques Rivière [Genève, 31 mars 1918]

Dimanche

Cher Monsieur,

je m'absente de Genève pour plusieurs semaines, rappelé par mon devoir militaire. Mais je ne veux pas partir sans vous dire tout le plaisir que j'ai éprouvé à entendre vos conférences. La dernière, particulièrement, m'a intéressé au plus haut point. Je suis de votre avis quand vous dites que le roman doit présenter des gens qui « entrent et sortent » (ou à peu près), d'emblée, en mouvement, en pleine vie ; que le romancier doit laisser naître ses personnages en lui-même et les contempler agir ; qu'il doit avoir le génie du particulier, du personnel. Comme c'était juste, ce que vous avez dit sur l'étrangeté d'atmosphère de *Fermina Marquez.* Un « dépaysement » analogue est une des grandes qualités du *Grand Meaulnes.* Et aussi, pour prendre un exemple très différent, des romans de Stevenson, comme l'*Ile au Trésor.* Votre foi dans les possibilités du roman psychologique m'a enchanté. Et aussi votre foi dans le jeune roman français : Gide, Larbaud, les Tharaud, Giraudoux (à condition qu'il s'étoffe, qu'il s'élargisse), Jaloux (je parle de certains de ses livres car il y en a de bien mauvais), Colette Willy, certains Miomandre, peut-être Mauriac, peut-être Henriot, sont des noms pleins d'espoirs et qui transformeront une littérature romanesque où règnent vraiment trop de médiocres, et amèneront le roman français contemporain à la hauteur de l'anglais (qui est d'une richesse admirable).

Je vous écris au hasard et très vite, entre deux malles ouvertes. Je voudrais vous dire aussi à quel point j'ai admiré votre perspicacité, votre façon si souple de vous couler dans une œuvre pour la posséder du dedans, et l'expliquer comme si vous en étiez l'auteur, mais l'auteur conscient. Et quel langage ingénieux exprime votre subtilité, un langage d'une aisance et d'une clarté étonnantes. Vous avez des préférences très nettes — et que, pour ma part, je ne partage pas toutes — vous êtes à d'autres points de vue, exclusif : c'est un intérêt de plus de vous suivre, de vous suivre en combattant.

Vous veniez de subir une très dure épreuve physique et morale quand vous êtes arrivé à Genève. Vos conférences vous montrent pleinement rétabli dans votre puissance intellectuelle. L'ébranlement nerveux de la captivité a peut-être délié en vous de nouvelles ressources qui s'affirmeront toujours plus à mesure que vous achèverez de reprendre des forces. A ce titre le grand effort que vous venez d'accomplir doit vous satisfaire. Il aura été un témoignage vis-à-vis de vous-même, et il porte avec lui bien des promesses. Ne vous

étonnez pas de la sympathie que vous avez suscitée, et dont vous avez, j'en suis sûr, recueilli des témoignages. Le public sentait en vous pas seulement un commentateur averti, un critique raffiné, mais une âme sensible à l'extrême, qui a souffert, mais chez qui la souffrance tourne en compréhension aimante

J'abandonne ce baragouin bousculé : je cède à l'appel des malles !

Cordialement à vous et à bientôt

R. de Traz

Les conférences de Jacques Rivière

par Alexis François

Les hasards de la guerre ont amené déjà quelques rapprochements heureux entre les lettres françaises et les lettres romandes. C'est Jacques Copeau, l'on s'en souvient, qui créa *Guillaume le Fou* à la Comédie de Genève. Plus d'un interné, pressé par une longue continence littéraire, frappe à la porte de nos revues et s'en fait parfois accueillir. En voici d'autres qui se lancent dans la conférence. Celles de M. Jacques Rivière, sur la « Jeune littérature française avant 1914 », que nous avons entendues ce mois de février, à Genève, laisseront une trace profonde dans notre mémoire, à cause de l'orateur et à cause du sujet.

Connu déjà par quelques « essais » parus dans la *Nouvelle Revue française* et plus encore annoncé par son titre de secrétaire de cette revue, M. Jacques Rivière a conquis d'emblée son public, non par des qualités brillantes, mais bien plutôt par son charme personnel : entrée modeste, physionomie ingénue, conviction, enthousiasme voilé d'un léger embarras, un air de débutant dissimulant une grande expérience. Toutes les qualités gracieuses et fortes de la jeunesse. « Le doute, a dit quelque part M. J. Rivière, est l'incapacité de nourrir ce que l'on pense. » Et aussi bien ne cherche-t-il qu'à nourrir. Ame grave et gentille, il ne sait point jouer ; à peine s'il disserte ; mais il officie surtout, pieusement, passionnément ; et parfois, tandis qu'il parle, on entend comme les craquements d'un cœur dans la gaine de la pensée. C'est dire qu'il peut être émouvant.

Avec peine, mais avec force, avec puissance, à grands coups de mâchoire, il construit, sans pédanterie, sans commérages. Au plus dur de la matière, il enfonce résolument son ciseau ; c'est là que gît l'essentiel, le cœur de l'homme et de l'œuvre. Tantôt la forme, tantôt les idées, peu importe. Il y a toujours un os dur à briser, d'où s'échappe la moelle succulente...

Ce public attentif et empressé des conférences Rivière, il a lu certainement Péguy, Gide, Suarès, Claudel, d'autres encore, et parfois il s'en est enivré ; mais les connaît-il bien ? Je veux dire est-il bien prémuni contre eux, tout en les aimant ? Se défie-t-il suffisamment de leur obscurité, de leur subtilité, alors qu'il se réchauffe de leur bois ? L'attitude de la résistance n'est point celle d'un critique. Mais la lumière qu'il projette fait apparaître aussi les ombres. A peine si ce temple aux colonnes étrangement disparates commençait à se démasquer avant la guerre. Et peut-être M. J. Rivière lui-même ne le voit-il pas tout à fait comme avant. Cependant l'édifice nous a pris, parce qu'il nous a paru construit de beaux matériaux et qu'il était dédié aux muses austères. [...]

Ce qui plaît, ce qui impose en cet édifice, c'est qu'il semble avoir abrité avant la guerre le meilleur du génie français, je veux dire cet héroïsme de l'esprit dont l'autre, l'héroïsme militaire, n'est qu'un prolongement. C'était une génération qui avait besoin de vivre pieusement en vue de se dévouer. Elle s'appliquait aux choses très hautes et très pures dans toutes les catégories de l'art et de la pensée. Elle fut un peu trop tendue peut-être, ayant, elle au moins, le souci d'un effort proportionné aux forces de l'adversaire. C'est pourquoi quand il a fallu combattre pour de bon, elle n'a pas eu besoin de se guinder, elle s'est trouvée tout naturellement à la hauteur.

Et maintenant, avant de reprendre l'œuvre de paix, il faudra qu'elle récapitule. Il nous plaît qu'un pareil travail commence dès maintenant sur notre sol. A tant de liens sensibles qui unissent la littérature de France à la nôtre, puisse s'en ajouter un nouveau ! La Suisse romande marraine du prochain livre de M. J. Rivière, ce serait un heureux symbole.

(*La Semaine littéraire*, 23 février 1918)

Jacques Rivière à Alexis François [Genève, 23 février 1918]

Samedi Soir.

Cher Monsieur,

Je vous remercie infiniment de votre « note » dans la Semaine littéraire. Je viens de la lire avec le plus grand intérêt. Vous vous imaginez certainement combien il est palpitant pour un conférencier de se voir reflété dans l'esprit de son meilleur public. La petite image que vous tracez de moi me fait plaisir, — je vous le dis sans fausse modestie, de même que vous l'avez dessinée sans autre souci que celui de la franchise.

Vous avez bien deviné ce point, que je ne savais pas pourtant avoir laissé paraître, que je ne vois plus tout à fait les œuvres dont je parle en ce moment du même œil qu'avant la guerre et que toutes mes réflexions d'aujourd'hui sont surtout récapitulatoires. L'avenir est grand ouvert. Mais avant de s'y lancer, il n'est pas mauvais de reprendre une dernière fois conscience de son passé. Je garderai toujours à Genève une vive reconnaissance de m'en avoir offert l'occasion.

Encore une fois merci, cher Monsieur. Je vous prie de croire à mes sentiments de très respectueuse reconnaissance.

Jacques Rivière

Répétées à Lausanne, à l'Ecole Vinet, les 10, 17, 24 et 31 mai, et centrées successivement sur Paul Claudel, André Suarès, André Gide et Charles Péguy, les conférences de Jacques Rivière sont l'objet de comptes rendus non seulement dans la presse, mais dans la *Revue romande* :

Jacques Rivière à Lausanne

par René Fiechter-Ramsay

Qui donc eût osé l'espérer ? La première des conférences annoncées par M. Jacques Rivière avait attiré à l'Ecole Vinet un public si nombreux que bon gré mal gré, les organisateurs se virent au dernier moment contraints de changer de local. C'est donc dans la salle de gymnastique, sur une estrade décorée aux couleurs vaudoises, sous l'égide d'un immense drapeau fédéral et au rythme persistant d'une fontaine qui ne daigna un seul instant interrompre son bavardage importun, que le secrétaire de la *Nouvelle Revue française* inaugurant le cycle des quatre causeries annoncées, nous entretint de Claudel.

« La critique sera amour ou elle ne sera pas. » M. Jacques Rivière a fait sienne cette affirmation de Gérard de Lacaze. « Le commerce avec les écrivains contemporains, nous avait-il déclaré, est entre tous délicat. » S'ils ont avec notre sensibilité des correspondances et des affinités plus étroites que ceux qui les ont précédés, le fait n'est pas sans danger. Ne risquent-ils pas de la devancer, de la surmener même et de nous priver de tout mètre véritable ? Les œuvres de Gide, de Suarès, de Péguy, de Claudel, ont conquis le grand public. Il serait malséant aujourd'hui de n'avoir pas lu l'*Immoraliste* ou la *Jeune fille Violaine* et dans le monde où l'on cause, d'élégantes désœuvrées discutent à l'heure du thé, entre deux petits fours, des mérites respectifs de Suarès et de Péguy. Les livres de ces auteurs ne sont pas cependant sans offrir au profane matière à quelque étonnement. Le but de ces conférences, entreprises sans aucun parti-pris d'apologie ni de dénigrement systématique, était justement de « faire disparaître de ces œuvres les dernières difficultés, les purger de leur résidu d'obscurité, ou plus exactement, faire le départ, avec autant de justesse que possible, entre ce qu'elles comportent de nouveauté vivante et ce qu'il faut peut-être se contenter d'y excuser, retrouver en tous cas les préoccupations les plus fondamentales et les plus secrètes de leurs auteurs, mettre au jour leurs desseins inavoués, les intentions qui les ont guidés et que peut-être ils ont ignorées eux-mêmes, et éclairer leur création en la recommençant pour ainsi dire sous les yeux du public ». Pareil programme suppose une sûreté de soi, un don de

compréhension, de pénétration et d'intuition psychologique, une puissance de sympathie et une équité de jugement, capables de faire reculer tout autre que M. Rivière. Il est vrai que nul sans doute n'était mieux qualifié que lui pour tenter l'aventure.

Intelligence subtile, esprit généreux et ouvert à tous les vents du large, la critique fut toujours chez lui une passion qui s'affirma. Son poste de secrétaire de la *Nouvelle Revue française* ne l'a-t-il pas mis d'ailleurs en relation constante et directe avec la littérature d'aujourd'hui et l'amitié que depuis de longues années lui ont donnée ceux dont il s'applique à faire mieux pénétrer les œuvres, ne lui confère-t-elle pas une sorte d'investiture ? Claudel faisait donc l'objet de cette première étude. M. Rivière se voua surtout à expliquer, à démontrer minutieusement tout le mécanisme de la « pensée claudélienne » et à donner la clef des étrangetés et des bizarreries qu'on peut lui reprocher.

Faut-il voir, dans le fait que Claudel figurait en tête de la liste des quatre auteurs à commenter, simple jeu du hasard ou résultat d'une réflexion longuement arrêtée ? Claudel ne serait-il pas celui d'entre ces écrivains que le critique de la *Nouvelle Revue française* peut admirer le plus pleinement et le plus complètement possible, celui duquel le génie lui apparaît comme le plus incontestable et dont il peut faire profession d'admiration sans réserve ? De là peut-être ce long panégyrique et cette constance dans la louange qui ne fut pas sans nuire, par instant, à l'indépendance de jugement de M. Rivière.

[...]

Mais ce n'est qu'une simple réserve. Si M. Rivière, en s'identifiant trop pleinement avec son modèle, nous a paru sacrifier, à un moment donné, à l'impartialité, cet amour même et cette ferveur lui ont permis d'autant mieux de pénétrer d'autre part au cœur même de son sujet.

[...]

(*La Revue romande*, 11 mai 1918)

LES ÉTUDES DE LETTRES

SAMEDI **11** MARS 1922 à 17 h. SALLE DU CONSERVATOIRE

CONFÉRENCE

DE

M. JACQUES RIVIÈRE

SUR

L'OEUVRE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Billets à Fr. 3. — chez Fœtisch et à l'entrée.

Pour les membres des ETUDES DE LETTRES, les Etudiants, les Elèves des Gymnases, des classes supérieures de l'Ecole normale et de l'Ecole de Commerce, Fr. **2.—**

II

Lausanne-Genève 1922

Constituée le 18 décembre 1920, la Société des Etudes de Lettres se proposait non seulement de créer autour de la Faculté des Lettres de Lausanne, en associant plus étroitement professeurs, étudiants et anciens étudiants, des relations favorables à leurs travaux, mais aussi d'intéresser le public vaudois à ses activités, de l'informer, notamment par des conférences, sur les aspects et les progrès de la recherche, de permettre enfin aux uns et aux autres d'entendre de grands maîtres de la pensée et de la critique.

Jacques Rivière fut, avec Antoine Meillet et Albert Thibaudet, des premiers pressentis. Mais son état de santé, écrit-il le 6 février 1921 au président de la Société, le professeur Georges Bonnard, le contraint à différer sa visite ; de quelques semaines, pense-t-il tout d'abord ; le 24 mars cependant, il se voit obligé de remettre à l'année suivante, et il présentera aux Lausannois, le 11 mars 1922, « l'œuvre de la *Nouvelle Revue française* ».

Le 14 mars, il s'adressera aux étudiants de la Faculté des Lettres de Genève, sur l'initiative d'Albert Béguin qui était encore l'un d'eux, et que son ami Marcel Raymond avait alerté de Paris en ces termes, dans une lettre du 30 décembre 1921 :

Visite chez Rivière vendredi passé — Il m'a dit ceci, à peu près : « je donne une conférence le 11 mars à Lausanne, à la Soc. des Etudes de lettres ; on m'a demandé de parler de l'Œuvre de la N. R. F. — J'irais très volontiers à Genève, mais je n'ai pas le temps de préparer un autre sujet ; éventuellement, si vous le désiriez, je pourrais changer ce titre en un autre, moins voyant — D'ailleurs, ce n'est pas du tout une tournée de propagande (Gallimard n'est peut-être pas de cet avis) ; je ne viendrai pas vous dire : tout ce qui se fait chez nous est bien fait — Cela vous paraîtra peut-être ambitieux, mais je voudrais montrer que la tâche la plus urgente d'aujourd'hui, même au

point de vue littéraire, c'est la réconciliation intellectuelle de l'Europe — Une foule de problèmes se posent aujourd'hui devant lesquels il est impossible à une grande revue de garder une attitude absolument passive. Je dirai donc franchement ce que nous blâmons dans la façon d'agir actuelle de la France, ce que nous approuvons au contraire et dans quelle direction nous comptons travailler — » Il s'agit donc de marquer un pas de plus dans le sens indiqué par les notules de Gide, par les articles rares (trop) de Rivière, et surtout par Alain — Un coup de barre vers la gauche, tout en demeurant naturellement au-dessus de la politique pure, la porte de la « chapelle N. R. F. » grande ouverte — Cette résolution plaît tout à fait à mon goût et je crois qu'un tel sujet traité par Rivière serait des plus intéressants — Dis donc la chose au Comité des conférences —

De fait, le sujet annoncé à Genève diffère-t-il, au moins dans son libellé, de celui de Lausanne : en traitant de « la pensée française et les problèmes contemporains », Rivière ménageait la susceptibilité des rédacteurs de la *Revue de Genève*, enclins à interpréter un exposé sur la *Nouvelle Revue française* comme un fâcheux acte de propagande !

III

Lausanne-Genève 1923

Le 3 février 1923, Elie Gagnebin, en relation d'amitié avec Jacques Rivière par les Cahiers vaudois, écrivait à Georges Bonnard :

Cher Monsieur,

Jacques Rivière m'écrit pour me dire qu'il répète à Genève, dans la première quinzaine de mars, les quatre conférences qu'il a faites à Paris, au Vieux-Colombier, sous le titre général de : *Quelques progrès dans l'étude du cœur humain.* Ce sont des conférences sur Marcel Proust et sur Freud essentiellement. Et Rivière me demande si je crois qu'il pourrait aussi les donner à Lausanne.

Pour ma part, je suis certain qu'il remplirait quatre salles. La N. R. F. est assez appréciée ici pour qu'on puisse répondre oui hardiment. Et je serais prêt à me charger personnellement, pour la N. R. F., de l'organisation.

Mais j'ai pensé que cela intéresserait les Etudes de Lettres peut-être, et c'est pourquoi je m'adresse à vous. C'est sous vos auspices, si je me souviens bien, que Rivière est venu la dernière fois à Lausanne. Et les Etudes de Lettres ont, maintenant qu'elles sont connues, plus de facilités pour organiser des conférences, qu'un simple particulier.

« Il s'agirait, m'écrit Rivière, de quatre causeries, faites à deux ou trois jours d'intervalle. Je ne vois guère le moyen d'en réduire le nombre, car cela me forcerait à refondre ma pensée dans un nouveau moule, qui lui serait certainement moins avantageux. »

Auriez-vous peut-être l'obligeance, cher Monsieur, de me lancer un petit mot pour me dire ce que vous en pensez, afin que je puisse répondre à Rivière ? Et naturellement, je serais enchanté de pouvoir en causer avec vous si vous voulez bien me fixer un rendez-vous.

Je sais que les conférences faites par Rivière au Vieux-Colombier ont eu un grand succès, mais on ne m'a pas donné de détails sur leur contenu.

Veuillez m'excuser, cher Monsieur, du dérangement que je vous occasionne, et me croire votre tout dévoué

Elie Gagnebin
1, Avenue de Collonges.

Le Comité des Etudes de Lettres ne manque pas cette occasion de recevoir à nouveau Jacques Rivière, qui parlera à Lausanne les 5, 8, 10 et 14 mars, présentant sous le titre général « Freud et Marcel Proust — Quelques progrès dans l'étude du cœur humain » :

Les découvertes de la psychanalyse
L'inconscient dans l'œuvre de Proust
Proust et l'esprit positif — Ses idées sur l'amour
Une nouvelle orientation de la psychologie.

Ces conférences seront répétées à Genève les 6, 9, 13 et 16 mars 1923.

Le succès de Rivière, ici et là, fut immense : « Ses auditeurs, écrit l'un des chroniqueurs lausannois, conserveront un souvenir profond de ces quatre leçons ; ils sauront gré au grand critique d'être venu les leur donner, et aux « Etudes de Lettres » d'attirer ainsi en notre ville, les uns après les autres, quelques-uns des représentants les plus en vue de la pensée contemporaine » (*Feuille d'Avis de Lausanne*, 19 mars 1923).

Cependant, pour certains de ses amis romands, Jacques Rivière n'était plus seulement un critique littéraire. Depuis la fin de 1922, il était l'auteur d'un roman, *Aimée*, dont la minutie psychologique retient très particulièrement l'intérêt de Frank Grandjean et de Jacques Chenevière :

Frank Grandjean à Jacques Rivière [mars 1923]

55, Avenue Petit-Senn,
Chêne-Bourg, Genève.

Bien cher Monsieur et Ami,

Le plaisir que j'ai eu d'apprendre que vous veniez à Genève a été mêlé d'un sentiment de confusion, car j'ai le remords de ne vous avoir pas encore remercié de l'envoi de votre beau roman, *Aimée,* et de sa dédicace. Madame Grandjean et moi avons lu votre œuvre avec un sentiment d'intérêt très vif pour votre récit et d'admiration grandissante pour vos facultés d'analyse et pour votre étonnante perspicacité psychologique.

[...]

Un homme comme vous était fait pour comprendre Marcel Proust et André Gide, et pour être au moins leur égal. Dans une réunion de notre Section de Littérature de l'Institut national genevois que je présidais et où je rendais hommage à H.-F. Amiel et à M. Bernard Bouvier qui vient de donner ue nouvelle édition du *Journal intime,* j'ai eu le plaisir de rapprocher d'Amiel les trois psychologues français actuels qui sont les maîtres de l'introspection dans notre temps, comme Amiel le fut dans le sien, et ces trois psychologues sont — par ordre chronologique —, André Gide, Marcel Proust, Jacques Rivière. J'ai eu ainsi le plaisir de rendre publiquement hommage à votre grand talent. Quand on atteint le degré de sincérité et de clairvoyance que vous avez atteint dans *Aimée,* je ne vois pas très bien ce que l'on peut faire encore. M. H. Massis prétend qu'on n'a plus qu'à se convertir au catholicisme. Mais pourrait-on être dupe de sa propre foi ? Non, il n'y a plus qu'à continuer à analyser l'âme humaine si l'on veut songer à ses frères, — ou bien qu'à se taire dans une solitude mystérieuse. Je souhaite pour l'humanité et pour l'art que vous ne vous taisiez pas. Et vous ne semblez pas être près de le faire puisque vous nous faites des conférences. C'est avec le plus constant plaisir que j'ai entendu votre 1re sur Freud. Vous avez réussi à faire saillir les idées essentielles du maître d'une façon à la fois très exacte et très claire. Ce qui m'a le plus intéressé dans votre leçon, ce furent vos idées personnelles. Comme je vous connais, vous n'êtes pas homme à farder la vérité ni à la présenter atténuée à l'usage des gens du monde. Vous savez aller jusqu'au bout de vos idées, comme tout esprit vigoureux doit le faire. Ce que vous avez dit de l'hypocrisie foncière de la conscience, du caractère hallucinatoire de toutes nos pensées, du besoin de nous idéaliser à nos propres yeux m'a beaucoup plu. Me permettrez-vous de vous rappeler qu'avant Freud un philosophe français, Jules de Gaultier, avait mis en évidence

le « camouflage », comme vous dites si bien, de la conscience, et l'habitude de s'embellir, le besoin de s'apercevoir beau, — et autre —, qui est non seulement dans l'âme humaine, mais selon Gaultier, dans tout le Cosmos. C'est ce qu'il appelle le *Bovarysme.* Mais il est vrai que Gaultier fait ici de la métaphysique et que vous ne voulez que faire de la psychologie.

Comme j'aimerais pouvoir m'entretenir avec vous un peu longuement de tout cela ! Je voudrais vous montrer, par exemple, que vous avez actuellement de la vie et de l'âme humaine une conception très profonde, mais peut-être trop amère, trop désespérée. Ne peut-on pas opposer à Freud et aux pessimistes de la psychanalyse les belles théories d'Emerson, de Walt Whitman, de Maeterlinck, des psychologues du moi supérieur, de « la belle âme », — que l'on retrouve parmi les mystiques du moyen âge ? De même qu'aujourd'hui nous nous voyons très en noir, les mystiques se sont vus en rose. Mais nous ne sommes probablement pas si affreux que le prétend la psychanalyse, si nous ne sommes pas aussi divins que l'affirment les mystiques.

[...]

Je suis très heureux de penser que vous avez accepté de venir déjeuner samedi dans huit jours avec Madame Rivière, et que jusque-là je pourrai vous entendre encore trois fois.

Si vous aviez un moment dimanche après-midi ou jeudi après-midi pour que nous puissions causer un peu, j'en serais ravi. Mais je ne veux ni l'espérer, ni vous le demander.

Je vous souhaite tout le plus grand succès au cours de vos conférences, et, vous priant d'offrir mes hommages à Madame Rivière, je vous présente à vous-même mes sentiments de grande admiration et d'affection fidèle.

Frank Grandjean

[...]

Jacques Chenevière à Jacques Rivière

Bellerive près Genève
le 25. II 1923

Cher Monsieur

J'ai lu « *Aimée* » dont je vous remercie. Après l'avoir lu, je l'ai repris maintes fois et c'est ainsi que je vous écris avec un grand retard. Mais votre livre n'est pas de ceux qui se donnent du premier coup. Et, à présent, je sais de mieux en mieux sa signification, sa vérité — quelque exceptionnelle qu'elle soit. Aujourd'hui je connais bien, grâce à vous, cet homme qui « n'aime pas le bonheur » et qui se cherche. Il me semble qu'Aimée n'est, pour lui, qu'un prétexte et que le tragique de votre livre est que son héros s'attache passionnément à une « occasion » qui pourrait être toute autre. Il est victime presque volontaire d'une fatalité à laquelle Aimée reste comme étrangère. Vous avez peint avec beaucoup de minutie, de finesse et de cruauté cette inconscience de François, qui est à la fois pervers et timide et qui a une manière si subtile — et équivoque — de considérer son amitié pour Bourguignon, son amour pour Aimée, sa tendresse pour sa femme... Vous avez fait là une peinture bien troublante de ce que, si souvent, est un homme. Et je crois bien que sa timidité — presque l'impuissance — du héros sont cause de tout, en lui laissant le redoutable loisir de songer et rêver sans cesse (1). Tout cela c'est les détresses d'un solitaire... voilà pourquoi chacun de nous se reconnaîtra, au moins une seconde, en François. J'ai plusieurs fois pensé à *Adolphe*. Maintes pages de vous rendent presque le même son que celles de Constant. Et je relirai votre livre ; bien que vous soyez plus abstrait, trop abstrait, ce me semble. J'aurais voulu qu'un peu plus d'« air » circulât dans cette histoire. Je suis certain que certaines parties en eussent paru plus robustes, et l'ensemble eût été plus diversement modelé.

D'ailleurs je vous dis cela fort mal, quoiqu'avec une franchise qu'impose un livre aussi singulier, aussi « propre », aussi honnête (littérairement) en sa complexité. Je préférerais pouvoir en causer avec vous... Il est rare que ce qu'on lit vous inspire un tel désir ! Je vous remercie donc, cher Monsieur, et vous assure d'une très vive sympathie à laquelle votre œuvre récente donne quelques belles raisons de plus

Bien cordialement

Jacques Chenevière

(1) il faut dire qu'il s'est rencontré avec une bien difficile adversaire !

LES ÉTUDES DE LETTRES

DANS LE ROMAN
LE MORALISTE FAIT-IL TORT A L'ARTISTE ?

DÉBAT EN TROIS CONFÉRENCES
DE
JACQUES RIVIÈRE ET RAMON FERNANDEZ

Les 3, 5 et 10 décembre 1924 à 20 h. 30 au Palais de Rumine (Aud. XVI)

PREMIÈRE CONFÉRENCE
MERCREDI 3 DÉCEMBRE A 20 H. 30

M. J. RIVIÈRE développera la thèse qu'il esquisse dans sa lettre à Massis (N. R. F. Octobre 1924)

DEUXIÈME CONFÉRENCE
VENDREDI 5 DÉCEMBRE A 20 H 30

M. R. FERNANDEZ contredira M. RIVIÈRE et essaiera de montrer qu'une préoccupation morale est inhérente à toute création

TROISIÈME CONFÉRENCE
MERCREDI 10 DÉCEMBRE A 20 H. 30

M. J. RIVIÈRE reprendra la question en tenant compte des idées de M. R. FERNANDEZ

Abonnement aux 3 conférences: Fr. 6.-- Entrée à une conférence: Fr. 3.--

Pour les membres des Etudes de Lettres,
les étudiants, les élèves des Gymnases et des classes supérieures de l'Ecole Normale et de l'Ecole de Commerce
Abonnement: Fr. 5.— Entrée: Fr. 2.—

BILLETS CHEZ FŒTISCH ET A L'ENTRÉE

IV

Genève-Lausanne 1924

Dans sa « Lettre ouverte à Henri Massis sur les bons et les mauvais sentiments » (*Nouvelle Revue française*, 1er octobre 1924), Jacques Rivière écrivait : « Je prétends qu'il est impossible à un romancier qui est arrivé au bout de sa croissance, à un romancier formé, d'éprouver une préférence de principe pour le Bien ou pour le Mal. [...] Il voit des êtres tout près de lui qui vivent, qui bougent, et il pense : d'abord les comprendre, d'abord les montrer ! » Il y citait aussi Ramon Fernandez, dont il disait avoir « été très touché » par certaines observations sur Meredith, publiées dans la *Nouvelle Revue française* du 1er novembre 1923, et qui affirment la coexistence dans l'œuvre romanesque d'une « psychologie prospective » et d'une « psychologie normative ».

Sollicité pour de nouvelles conférences en Suisse romande, Rivière suggère alors un débat sur les rapports de l'art et de la morale, ou, plus exactement, sur le sujet suivant : « Dans le roman le moraliste fait-il tort à l'artiste ? »

Pourquoi traiter d'un tel sujet devant le public romand ? Rivière s'en explique en introduisant sa première conférence :

Mesdames,
Messieurs,

Je voudrais vous raconter d'abord comment l'idée nous est venue, à Ramon Fernandez et à moi-même, de nous entretenir contradictoirement devant vous du sujet qu'annonce aujourd'hui notre programme. Vous avez joué en effet, à votre insu, un rôle important dans l'élaboration de ce projet.

Voici, vous le savez, tantôt sept ans que j'ai abordé Genève venant d'Allemagne. Sept mois de séjour dans votre ville en 1917-1918 m'ont permis d'en apprécier l'extraordinaire, je veux dire la secrète, l'imprévue et la solide hospitalité ; j'y ai noué des amitiés qui ont été en se fortifiant de plus en plus ; je crois aujourd'hui être assez bien au fait de son esprit, de votre caractère, de vos besoins intellectuels ; j'éprouve pour eux la plus vive sympathie. Je dirais que je les ressens aussi, pour mon compte, que ce sont les miens, si justement le sujet de ces conférences ne risquait de faire apparaître entre nous quelques divergences. Mais je ne veux pas anticiper.

Ramon Fernandez, au contraire, ne vous connaît pas du tout, ou seulement du dehors, par votre littérature, par les travaux de vos psychologues et de vos éducateurs. Son premier contact avec Genève date de l'été dernier. Nous avons passé ici ensemble venant de Paris en auto. Quand nous avons débouché à la Faucille, il y avait un gros orage sur les Alpes, donc pas de vue. Le lac était de plomb et tout brumeux ; mais bien que je n'aie pas à raconter ses impressions, puisqu'il aura le plaisir de s'entretenir lui-même avec vous, je peux vous dire que la simple traversée de Genève a suffi à lui en donner la nostalgie : une nostalgie que ces conférences ont en partie pour but de guérir.

Mais voici qui devient curieux : moi qui vous connais, peut-être vais-je vous devenir ennemi ; lui qui n'a pas eu encore le privilège de vous fréquenter, de vous apprendre, je crains que vous n'alliez contracter alliance avec lui contre moi.

Depuis deux ans exactement, depuis la mort de notre commun ami, si grand, si aimé, si regretté, Marcel Proust, une dispute nous sépare, ou bien plutôt nous rapproche, Fernandez et moi ; car je dois vous prévenir — dussé-je vous décevoir — que nous n'avons pas l'intention de nous dire des injures et que nos divergences d'idées ne donneront lieu à aucune scène de violences. Une dispute donc — outre l'amitié — nous rapproche : elle porte sur les rapports de la morale et de la littérature.

Fernandez est venu me trouver un jour, il y a deux ans, et m'a dit à peu près : « Je puis parler au nom de quelques-uns ; on compte sur vous ; mais si nous avons une inquiétude, c'est de vous voir encore trop hésitant, trop scrupuleux, trop attentif à trop de nuances de votre esprit et de votre cœur, trop religieux de votre personnalité, pas assez enclin à affirmer, à juger, à vous produire. » J'avais déjà entendu ces reproches ; mais comme ils étaient accompagnés cette fois de beaucoup de compliments, ils m'ont touché naturellement bien davantage.

Depuis ce moment nos conversations ont approfondi (ce qui ne veut pas dire augmenté) cette première petite faille que Fernandez me signalait si loyalement d'emblée entre nous. Elles l'ont approfondie si bien qu'elles ont fait apparaître dans l'entre-bâillement une véritable « question », au sens le plus fort du mot, que nous nous flattons de croire solidement et même, si j'ose dire, gravement actuelle. Une question philosophique, une question littéraire, une question de psychologie ethnique. J'en ai donné un énoncé tout à l'heure. En voici un autre : c'est la question de la position de la littérature française au milieu de la littérature mondiale.

C'est aussi une question technique : celle de savoir comment travaille un inventeur de personnages, qu'il soit romancier ou dramaturge ; ce qui le pousse à peindre des êtres, quel est le germe de ces êtres en lui ; lesquelles de ses facultés sont au travail quand ils apparaissent.

Je vous jette toutes ces questions en bouquet ; nous y mettrons un peu d'ordre tout à l'heure.

Je viens ici en Français et pour défendre la thèse que je crois être la pure orthodoxie française. Et ne dites pas trop vite : c'est la nôtre, car vous m'ôteriez tout de suite toute crainte et tout espoir de vous indigner.

Non, je ne crois pas que ce soit la vôtre. C'est même parce que je suis à peu près sûr que ce n'est pas la vôtre que nous venons nous disputer devant vous. Dans nos conversations je ne cessais de dire à Fernandez : « Portons notre débat devant le public — et d'abord devant celui que ses préoccupations spontanées préparent le mieux à l'entendre, à l'épouser, devant le public de Genève. »

Vous sentez, j'en suis sûr, déjà en quoi nous allons vous intéresser. (Excusez cette présomption !) Ces vacances encore, quelqu'un des vôtres me disait, s'adressant à l'ensemble de nos jeunes écrivains, d'un ton si pénétré, si mélancolique que j'en ai été troublé : « Quand

vous déciderez-vous à nous donner une œuvre vraiment tonifiante, vraiment réconfortante, une œuvre qui fasse du bien à lire, qui nous répare l'âme, qui nous la fasse meilleure ? Vous faites des livres pleins de goût et de talent, mais dont on sort diminué, malheureux, sans foi, sans goût de vivre. C'est une déliquescence perpétuelle. Quand en verrons-nous la fin ? »

Avouez que ce souci chez vous est général. Et permettez-moi d'abord de le vexer.

Ou plutôt permettez-moi d'abord d'entreprendre l'apologie de la littérature française contre vos griefs.

Car il faut bien vous rendre compte de la portée de votre reproche. Dans la bouche de la personne à qui je faisais allusion tout à l'heure, il ne prétendait concerner que la toute récente génération. Ce qui est déjà classé, d'une littérature, prend tout de suite un caractère abstrait, qui fait qu'on ne s'interroge plus sur sa plus ou moins grande efficacité morale ; si l'on n'y trouve pas grande édification, du moins le considère-t-on comme inoffensif.

C'est pourtant par l'effet d'une illusion d'optique. Et je le répète, il faut bien vous rendre compte que ce qui vous déroute dans notre jeune littérature, vous devriez en être pareillement incommodés en lisant les classiques français. Votre objection à notre effort actuel, elle porte contre toute la littérature française. Et c'est bien de toute la littérature française qu'il me faut en ce moment me faire l'avocat, si je veux y répondre.

Les conférences eurent lieu à Genève les 2, 6 et 9 décembre, à Lausanne les 3, 5 et 10 décembre. Les comptes rendus de la presse ne permettent pas de connaître les réactions profondes d'un public devant qui Rivière exaltait ce qui lui paraissait exemplaire et « irremplaçable » dans le génie français : « une fidélité intrépide à l'expérience ». Du moins eut-il le sentiment, quant à lui, qu'il s'était montré des plus réceptifs, si l'on en juge par la lettre qu'il adresse à Georges Bonnard, le 27 décembre 1924 :

Cher Monsieur,

Je suis maintenant confus de ne vous avoir pas encore remercié de votre charmant accueil au Faux-blanc, dans cette si agréable et si jolie maison, dont le souvenir me hante. J'ai trouvé, comme vous devinez, beaucoup de travail, en rentrant, et j'ai dû d'abord me débarrasser de mon numéro de Janvier, qui était fort en retard.

Du premier moment, pourtant, je tenais à vous dire ma reconnaissance, ainsi que celle de Fernandez, pour la parfaite organisation que vous avez assurée de nos conférences. Lausanne est devenue, grâce à votre activité, la ville pour moi la plus accueillante et la plus indulgente de toutes celles où j'ai pris l'habitude de parler. Le public y est exquis et c'est un vrai plaisir pour moi que de l'entretenir.

J'ai reçu, par l'intermédiaire de mon ami Cramer, le montant des honoraires que vous aviez bien voulu nous réserver ; je vous en remercie vivement et vous prie d'en remercier aussi, en mon nom et au nom de Fernandez, la Société des Etudes de Lettres.

Usez de moi, je vous prie, pour tout ce dont vous pourrez avoir besoin à Paris.

Veuillez dire à Monsieur Rivier que j'ai eu beaucoup de plaisir à le revoir. Veuillez présenter mon respectueux souvenir à Madame Bonnard et croyez-moi, cher Monsieur, votre bien reconnaissant et bien sympathiquement dévoué

Jacques Rivière

Je vous envoie mes meilleurs vœux pour 1925.

Rappelons que le texte de ces trois conférences a été publié par les soins de Ramon Fernandez, sous le titre *Moralisme et Littérature*, aux Editions Corrêa, Paris, 1932. Dans sa préface, Ramon Fernandez relève, en ce qui concerne celles de Rivière, qu'« écrites quelques semaines avant sa mort, elles peuvent être considérées comme son testament ».

Cependant ne quittons pas le conférencier sans l'entendre lui-même. Le « Fragment sur Francis Jammes », qu'il a publié dans *L'Eventail,* nous restitue sa voix et son charme :

Fragment sur Francis Jammes

par Jacques Rivière

La tendresse de la vision, au sens où l'on dit qu'un bourgeon, qu'une verdure, qu'un légume même sont tendres : voilà ce qui me frappe d'abord chez Francis Jammes. Il voit le monde, non pas par une opération de l'esprit, mais comme on cueille une jeune pousse, comme on prend un peu d'eau dans le creux de sa main :

J'ai bu au tuyau de fer de la source douce
entourée de mousse en soleil transparent et de rouille.

Il se promène, et il voit, et il entend, et il touche, et toutes ses perceptions ont cette même aigreur pure du lait trop frais, qu'on boit sans savoir si c'est bon ou mauvais.

Les sifflets d'aulnes frais criaient parmi les hêtres...

Il est impossible, je crois, de parler en restant aussi près de la sensation, en déformant aussi peu qu'il le fait l'impression que les sens viennent d'apporter au cerveau. Il y a dans *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* un fort beau poème qui est comme l'Art Poétique de Jammes. Il est dédié à Vielé-Griffin et commence ainsi :

Voici les mois d'automne et les cailles graisseuses
s'en vont, et le râle aux prairies pluvieuses
cherche, comme en coulant, les minces escargots.
Il y a déjà eu, arrivant des coteaux,
un vol flexible et mou de petites outardes,
et des vanneaux, aux longues ailes, dans l'air large,
ont embrouillé ainsi que des fils de filet
leur vol qu'ils ont essayé de rétablir, et
sont allés vers les roseaux boueux des saligues...

Ayant encore noté, avec le même soin fidèle et étroit, quelques autres vision d'oiseaux,

Vielé-Griffin, c'est ainsi que l'on est poète,

s'écrie Jammes sans transition. Et il indique ainsi que la première de toutes les règles, l'unique même, est pour lui de ne rien changer à ce qu'il sent, de renoncer à toute interprétation, à toute élaboration intellectuelle, à tout travail sur la sensation pour la perfectionner.

[...]

Aussi, pour parcourir l'univers et pour nous en restituer les aspects les plus lointains, n'a-t-il pas besoin d'en savoir grand-chose. Aucun livre ne lui fournira ses renseignements. Ou plutôt, avec ce qu'il a appris au lycée, avec les quelques bribes qu'il en a retenues, il a de quoi reconstruire des continents. Il est par rapport au monde dans cet état d'enfance où l'on a assez d'une phrase, d'un mot souvent, pour voir l'inconnu, et pour le voir tout entier. Car le moindre détail, à cet âge, est comme ces spores qui contiennent la vie de tout un arbre et peuvent, rien qu'en s'ouvrant, lui donner n'importe où naissance. Tout est contenu dans rien. C'est l'âge de la création, — de la création divinatoire ; l'âge où l'on fait concurrence à Dieu, et, si je ne craignais de paraître sacrilège, j'ajouterais : quelquefois même avec bonheur.

Jammes, dirai-je encore, est une sorte de poète-Robinson, perdu dans ce monde comme dans une île et se fabriquant tant bien que mal, avec ce qui lui tombe sous la main, tout ce dont son imagination a besoin. Il faut le voir à l'œuvre. Un bout de cordage retrouvé dans la carcasse du navire échoué, la plus petite épave qu'ait abandonnée le passé; une date vue dans le calendrier, avec le nom de la Sainte à côté : il la prend, et il s'en fait une belle image dont orner les murs de sa maison de poèmes :

8 juillet 1894
Dimanche, sainte Virginie
Le Calendrier.

C'est aujourd'hui la fête de Virginie...
Tu étais nue sous ta robe de mousseline.
Tu mangeais de gros fruits au goût de Mozambique
et la mer salée couvrait les crabes creux et gris.

Ta chair était pareille à celle des cocos.
Les marchands te portaient des pagnes couleur d'air
et des mouchoirs de tête à carreaux jaune-clair.
La Bourdonnais signait des papiers d'amiraux.

Tu es morte et tu vis, ô ma petite amie,
amie de Bernardin, ce vieux sculpteur de cannes,
et tu mourus en robe blanche, une médaille
à ton cou pur dans la Passe de l'Agonie.

La technique même de Jammes m'apparaît comme un outillage à la Robinson. Dans l'ensemble, dès ses premiers poèmes, il est plus

régulier que les Symbolistes. C'est qu'il ne fait pas de recherches dans le sens d'une nouvelle prosodie. Simplement il prend ce qu'il lui faut, règles et licences, contraintes et libertés ensemble, et il recourt aux unes comme aux autres au fur et à mesure qu'il en a besoin. Il a l'air de ramasser ce qu'il peut, ce qu'il trouve, et de s'en forger un instrument à sa main, le plus commode qu'il saura façonner.

Et j'aime aussi à regarder l'œuvre de Jammes sous cet angle de la plus grande commodité possible pour son auteur. Il me semble qu'il goûte au milieu d'elle, ayant tout fabriqué directement pour son propre usage, la même aise, le même naïf contentement, la même impression de confort relatif qu'éprouvait Robinson en se promenant dans son petit royaume. Il a refait le monde autour de lui, et naturellement il l'a réduit à sa portée ; de là vient que peu à peu il n'y trouve plus rien à reprendre, qu'il est prêt à le déclarer le meilleur de tous les mondes possibles. Et sans doute son optimisme nous serait bien indifférent, si en nous attirant avec lui dans ce monde par la magie de sa poésie, il ne réussissait justement à nous faire partager dans une certaine mesure sa satisfaction et son apaisement :

ils guériront beaucoup en écoutant les cris
des éperviers pointus sur quelque métairie.

A cette image que je viens d'esquisser de Francis Jammes, je voudrais en superposer une seconde, qui peut-être ne s'accordera pas dans tous ses détails avec la première, mais qui est indispensable pour lui donner son exactitude et sa véritable portée.

Je veux bien être dupe de Jammes à fond pendant un moment ; il faut l'être, si on a du cœur, si on ne craint pas l'aventure. Mais enfin il ne faut l'être qu'un moment. Je veux dire : il ne faut pas fermer les yeux qu'un moment, que le temps d'être ému, à la part, incontestable, d'artifice et d'amusement qu'il y a dans sa manière. Et même peut-être faut-il déjà savoir distinguer cette part d'artifice, cette part d'amusement, pour être ému comme il a voulu nous émouvoir. Loin de moi l'idée d'insinuer que Jammes est un « farceur », ainsi que ne manqueront pas aussitôt de le soupçonner ceux qui voient dans toute forme d'art nouvelle une tentative directe, intentionnelle, agressive pour se « payer leur tête ». Non, mais Jammes sourit, Jammes met dans toutes ses évocations le grain d'une imperceptible arrière-pensée. Jammes est un primitif, mais qui a conscience de l'être ; et c'est cette conscience seulement qui

lui rend possible de l'être avec tant de tranquillité en plein XXe siècle ; on n'obtient le droit à l'anachronisme que si on le réclame d'un sourire.

Jammes est naïf, il sent avec une ingénuité de sauvage. Mais il est aussi, il est en même temps infiniment cultivé, et quand il le voudrait, il ne peut s'empêcher d'apercevoir, au moment même où il les exerce, l'anomalie de ses facultés. Il y consent donc, il s'y complaît même ; mais toutes ses lectures et toutes ses connaissances restent pour ainsi dire pendant ce temps au balcon ; leur présence ne peut être tout à fait neutralisée ; elles ne cessent de rayonner doucement, éclairant d'en dessous et donnant une espèce de transparence à sa sensualité.

Du même coup elles reçoivent de cette sensualité je ne sais quelle flamme bizarre, qui les transforme à leur tour complètement. Les livres que Jammes consomme, ce n'est pas à la façon de tout le monde qu'il les digère ; il les imprègne spontanément, par une opération simplement organique, de tout ce qu'il a cueilli au dehors, de toutes les fleurs dont son cerveau s'est parfumé. Il les récrit en lui-même avec les mots que ses sens lui ont rapportés au cours de ses promenades et de ses chasses. Et de cette liberté recréatrice qu'il prend avec eux, il nous demande pardon par je ne sais quel laisser-aller plein de grâce :

Madame de Warens, vous regardiez l'orage
plisser les arbres obscurs des tristes Charmettes,
ou bien vous jouiez aigrement de l'épinette,
ô femme de raison que sermonnait Jean-Jacques !

C'était un soir pareil, peut-être, à celui-ci...
Par le tonnerre noir le ciel était flétri...
Une odeur de rameaux coupés avant la pluie
s'élevait tristement des bordures de buis...

L'originalité de Francis Jammes est tout entière dans ces échanges entre ses sens et sa culture et dans la façon dont ils se vivifient mutuellement. Chacun est à la fois le levain et le tempérament de l'autre. Il y a un équilibre, d'une essence infiniment rare et fragile, et dont le signe est cette délicieuse ironie poétique, qui abonde dans l'*Angelus de l'Aube,* dans le *Deuil des Primevères* et dans le *Triomphe de la Vie.*

Quand l'ironie disparaîtra, nous pourrons être sûrs que l'équilibre est rompu.

(*L'Eventail,* 15 juin 1918)